

Chapitre 2 : Un inspecteur atypique

Jean-Baptiste, dont les sens ne lui obéissaient plus, tourna de manière mécanique le cadran du téléphone noir. Lui seul, dans l'établissement, disposait d'une ligne. Privée et professionnelle. Un privilège réservé en raison de sa haute fonction dans le prestigieux lycée de la ville.

D'ailleurs, Coste et Simoni le jalousaient en silence pour cet avantage dont ils auraient également aimé bénéficier. Après tout, ils se considéraient juste en dessous de lui. Mais, c'était ainsi, seul le proviseur l'avait, les autres devaient quémander mielleusement son usage. Jean-Baptiste n'était pas homme à refuser à l'un de ses professeurs un appel, fut-il personnel, mais cela lui donnait l'occasion d'avoir un œil, ou plutôt une oreille attentive, sur les relations de ses enseignants. S'il surveillait les élèves comme un père ses fils, il aimait en faire de même avec le personnel de l'établissement. Le lycée d'Apt représentait pour lui le quatrième enfant qu'Emma n'avait pu concevoir.

Au bout de la ligne, les sonneries résonnaient dans sa tête comme autant de cloches un jour de mariage. Ce temps, interminable à ses yeux, lui donna l'occasion de cogiter sur l'extrême gravité de la situation. Lui, Jean-Baptiste Faure, allait devenir, au regard de l'opinion publique, l'homme qui avait laissé commettre un crime odieux au sein du plus bel établissement de la ville. Un acte impardonnable. Subissant alors une légitime vindicte populaire, elle rejaillirait au passage sur sa famille, éclaboussant de boue sa femme et ses enfants. S'il estimait Emma et Julie suffisamment fortes pour y faire front, les garçons, bien trop jeunes, auraient à en pâtir.

Nul doute que bientôt, se presseraient, aux hautes grilles, localiers, pigistes ou simples baveux et pourquoi pas des caméras de télévision.

Bientôt tout Apt, la Provence et toute la France se gorgeraient des gros titres de tous les journaux. Crime à l'internat.

Il fut brusquement interrompu dans l'escalade de ses pensées par le planton de service du commissariat qui venait, enfin, de décrocher.

- Ouais, dit-il, d'une voix brumeuse quasi éteinte.

De toute évidence, Jean-Baptiste venait de le tirer de son sommeil. Son humeur se ressentait dans le combiné.

- Passez-moi l'inspecteur de garde. Je viens signaler un crime.

- Un crime ? Vous êtes sûr ? rétorqua le fonctionnaire qui voyait dans ces quelques mots s'envoler l'espoir de terminer, tranquille, sa nuit et son service.

- OUI UN CRIME, hurla le proviseur au bord de la crise de nerfs.

Lui qui se faisait un devoir sacré de se maîtriser toujours et en toute circonstance venait de perdre contenance face à cet individu obtus. Son énervement transpirait au travers de ses mots tremblants de détresse.

L'autre comprit alors que l'appel dérangeant n'en était pas un. A son tour, il alla réveiller l'inspecteur de service ce soir-là. Il en résulta un grognement derrière la porte de la pièce servant de dortoir pour ceux cantonnés au poste la nuit.

- Hmmmm. Dites-lui bien que j'arrive, que personne ne bouge et surtout ne touche strictement à rien.

Après avoir raccroché, Jean Baptiste revint au réfectoire. Un bref moment, il crut que tout ceci n'était qu'un sale rêve, qu'il allait se réveiller et que rien n'avait existé sauf dans son

imagination fertile. Non, Coste et Simoni veillaient sur le malheureux enfant, rien n'avait bougé en son absence. Malgré la fraîcheur de la nuit, monsieur Coste transpirait à grosses gouttes. Il s'épongeait le front en gestes nerveux à l'aide d'un mouchoir à carreaux si grand qu'on l'eut pris pour une serviette de table. Il faisait l'objet de moqueries, tant de la part des élèves pour l'emploi de ce carré de linge.

Quant à monsieur Simoni, les yeux mi-clos, il récitait à l'intention du trépassé des prières de doux repos. Seules ses lèvres remuaient. Il donnait l'impression d'être en transe tant sa ferveur chrétienne le tenait. Ce sentiment était accentué par le mouvement de balancier de son corps faisant de lui un homme habité. L'Éducation nationale n'était pourtant pas un vivier de personnes pieuses. Nul doute qu'il n'aurait jamais les palmes académiques.

Jean-Baptiste marchait de long en large pour tromper son angoisse et son esprit qui refusait de se calmer. Quel cauchemar venait le frapper, lui, sa famille et son établissement. Et si, tout ceci, n'avait qu'un seul but ? Le déstabiliser et le mettre à genoux. Mal accueillie par certains, sa nomination avait fait grincer des dents dans le microcosme éducatif. Nombre de ses confrères se sentirent lésés. Certains s'estimaient plus aptes que Jean-Baptiste à occuper ce poste traditionnellement réservé aux plus méritants en fin de carrière. Il dut encaisser stoïquement des réflexions et des bassesses de la part des jaloux évincés de la place si convoitée. Il se murmurait dans les couloirs tout ce qu'il avait dû faire pour obtenir le Saint Graal des enseignants. Le temps avait fait son œuvre et les mauvaises langues avaient fini par se taire. Du moins, en apparence.

Soudain, un bruit fit sursauter le proviseur inquiet. Jean-Baptiste crut l'inspecteur finalement arrivé sur les lieux du meurtre. Il n'en était rien, hélas, juste Julie, qui prise de fringale après sa soirée avait entrepris de se servir dans la réserve attenante au réfectoire. A la vue du corps gisant au sol, elle lâcha un cri d'effroi et de surprise. Le père prit sa fille dans les bras et la ramena, pleine de sanglots auprès de sa mère qui saurait la consoler. Lui ne s'en sentait pas capable. Voir sa fille dans cet état était bien la dernière chose dont il avait besoin.

De retour sur les lieux de la macabre découverte, il regarda sa montre offerte par Emma pour le féliciter de sa nomination. Jamais elle ne quittait son poignet, pas même pour dormir. A peine, acceptait-il de s'en défaire pour prendre une douche ou se baigner l'été à la mer. Trois heures trente seulement. Pourtant, il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis le début des événements. Il regrettait désormais ne pas avoir voulu réveiller André. Au moins, il serait déjà là avec en plus un début de piste. Jamais son ami ne lui avait tant manqué qu'à cet instant précis. Son désarroi était presque aussi puissant que ce fameux jour où ils furent pris à partie par les Anglais, ce qui n'était pas une mince affaire non plus. Avec André, très souvent, parler était inutile, leurs regards croisés suffisaient à tout comprendre de la situation.

Et puis, quid de l'arme ? Allait-il devoir expliquer à cet inspecteur inconnu qu'une arme remise la veille avait disparu mystérieusement. En parler ? Se taire ?

Sans tambour ni trompette, l'inspecteur Emilien Carette venait de faire irruption dans la cantine de l'horreur. Il avait une dégaine improbable cet inspecteur de police. Ses cheveux corbeau étaient rendus brillants par un usage excessif de la gomina, faisant ressortir le bleu azur de ses yeux enfoncés profondément dans leurs orbites. Des joues finement creusées, un nez quasi droit, et des lèvres vermillon sur un sourire Colgate. Bref, ce n'était pas un policier mais un play-boy. Emilien Carette était aux antipodes de l'idée que l'on pourrait se faire d'un inspecteur assermenté.

Jean-Baptiste, estomaqué par cette allure, se demanda à juste titre comment il pouvait être là ? Il était à l'opposé d'André. En fait, son ami était le seul policier qu'il connaissait réellement donc la comparaison lui était d'autant plus surprenante. Il ne le jugeait pas compétent pour résoudre cette affaire complexe mais en bon chef d'établissement il lui tendit la main. L'autre refusa de s'en saisir prétextant qu'il ne fallait pas effacer d'éventuelles traces de poudre sur ses mains. A ce stade, tout le monde était un suspect potentiel. Irrité, Jean-Baptiste n'en montra cependant rien, opinant seulement du chef comme pour acquiescer les allégations de ce m'as-tu-vu.

Il se montrait déjà fort désagréable mais le proviseur n'était pas au bout de ses surprises.

A suivre...